

# Juan Tallón

## Chef-d'œuvre

*Traduit de l'espagnol (Espagne) par Anne Plantagenet*

*Roman*





*À la mémoire de Belén Bermejo et de Xosé Luis Fortes*



Dunraven, expert en romans policiers, pensa que la solution du mystère était toujours inférieure au mystère lui-même. Le mystère relève du surnaturel et même du divin ; la solution, de la prestidigitacion\*.

Jorge Luis Borges, *L'Aleph*

---

\* Traduction de Roger Caillois et R. L. F. Durand, Gallimard, collection « L'Imaginaire », 1967.



## PREMIÈRE PARTIE

« Que cherches-tu ? »

Claudia Salgado

Il existe un courant de pensée selon lequel tout ce qu'on peut vraiment dire d'un événement historique, même, par exemple, la Première Guerre mondiale, c'est qu'« il s'est passé quelque chose »\*.

Julian Barnes, *Une fille, qui danse*

Les portes s'étaient refermées, le soleil s'était couché, et il n'y avait plus de beauté que celle de l'acier gris qui résiste au temps. Même la douleur qu'il eût pu éprouver, il l'avait laissée derrière lui au pays des illusions, de la jeunesse, de la joie de vivre, là où ses rêves d'hier avaient fleuri\*\*.

Francis Scott Fitzgerald, *Rêves d'hiver*

---

\* Traduction de Jean-Pierre Aoustin, Le Mercure de France, collection « Bibliothèque étrangère », 2013.

\*\* Traduction de Marie-Pierre Bay et Bernard Willerval, dans le recueil *Un diamant gros comme le Ritz*, Robert Laffont, 1963.





**Natividad Pulido, journaliste. Janvier 2006.** À la seconde précise où les lumières du théâtre se sont éteintes, où l'obscurité et le silence se sont parfaitement fondus, il s'est formé cette atmosphère caractéristique, quand la pièce est sur le point de commencer et qu'on se demande de quelle manière elle va le faire. C'est très émouvant, toujours. Je me suis agitée sur mon siège, une fois de plus. Je n'arrête jamais de remuer, en réalité, c'est un horrible défaut, désespérant, il y a toujours un pli dans un vêtement qui m'agace, un picotement qui part du bras et finit dans la cheville, une posture inconfortable, une tête devant moi qui bouge et gêne mon champ de vision, ou n'importe quoi du même ordre. C'est rare que je demeure complètement immobile deux minutes d'affilée. Au-delà de deux minutes, ça voudrait sûrement dire que je suis morte.

À mes côtés, en revanche, se trouvait ma collègue Inés, qui est une statue vivante, une vraie pierre. Je pense qu'elle n'a pas de système nerveux. J'admire la façon dont elle semble apparemment oublier que le corps est irritable et passe son temps à se plaindre. Elle peut rester une heure sans changer de position, bouger une jambe, secouer ses cheveux, se racler

la gorge, sans même se toucher le visage ni regarder l'heure ou l'inconnu à côté d'elle. Pour couronner le tout, à l'instant où nous avons pris possession de nos places, j'ai reçu le *fameux* message. Certains évènements ne se produisent pas exactement au moment adéquat. Ils vous tombent dessus, comme un auvent, et vous écrasent. À peine l'ai-je lu que j'ai dû éteindre mon téléphone : la pièce allait commencer. En un clin d'œil la salle est devenue noire, le silence s'est levé, si je puis dire, et alors, du fond de la scène, on a entendu traîner des pas languissants et le bruit des roulettes d'un pied à perfusion. Aussitôt est apparu le personnage de Vivian Bearing, interprétée par Rosa María Sardà, crâne rasé, avec une blouse verte d'hôpital nouée dans le dos.

Dès que j'ai aperçu l'actrice sur scène, et deviné le drame que son personnage vivait, j'ai tout oublié : mes pieds froids, la fatigue, la sécheresse de mes yeux, les plis de ma chemise dans mon dos, ainsi que le message succinct que je venais de recevoir : « Scoop. Appelle-moi. » C'était un ami commissaire d'exposition, un homme qui n'aurait pas dit « scoop » à la légère. J'avais éteint mon téléphone à contrecœur, la peur au ventre. Qui peut rester calme et penser à autre chose, à quoi que ce soit, comme si de rien n'était, sachant qu'il y a un scoop dans l'air et que n'importe qui peut mettre la main dessus avant vous ? Mais cela faisait une semaine, ou plutôt un mois entier, que nous étions émues, Inés et moi, à la perspective d'assister à la représentation de *Wit*. Je craignais plus de rater cette pièce que le scoop.

Heureusement, dès que j'ai distingué dans l'obscurité Vivian Bearing, professeur de littérature spécialiste des sonnets de John Donne, dont les premiers mots sont « Bonsoir. Je vais vous raconter la fin de cette pièce. Dans deux heures

je serai morte» (elle a un cancer de l'ovaire et reçoit un traitement des plus agressifs), j'ai tout oublié. Ce furent cent vingt minutes extrêmement intenses. À certains moments, j'étais tellement captivée par la pièce que j'en oubliais presque de respirer. J'ai eu la gorge serrée du début à la fin.

À la sortie, il m'a fallu une cigarette et demie pour m'en remettre. Je suis restée un moment à contempler la façade du Maravillas. *Wit* était la première représentation à laquelle j'assistais depuis la réouverture du théâtre deux mois et demi plus tôt. En février 1999, la veille du jour où la mairie avait décidé de le fermer pour des problèmes structurels, j'avais vu par hasard la pièce de Faemino et Cansado alors à l'affiche. C'était un autre Maravillas, plus modeste. Au bout du compte, les travaux avaient consisté à démolir l'ancien bâtiment et à en construire un nouveau.

L'angoisse est très poisseuse, elle met du temps à disparaître. Ma main, qui tenait la cigarette, tremblait, même si ça pouvait également être à cause du froid. J'étais gelée. Un couple de Japonais masqués s'est arrêté à côté de nous, alors qu'Inés observait ma cigarette avec aversion, lui souhaitant la pire, en ex-fumeuse digne de ce nom. Ils nous ont demandé un renseignement inintelligible. Je leur ai indiqué la droite. Pendant quelques secondes je les ai regardés partir, sûrement dans la mauvaise direction, sans remords. Peu après, nous avons fini aussi par nous éloigner du théâtre pour aller boire un verre. Sur le chemin, j'ai appelé le commissaire d'exposition. Je n'ai pas fait attention à l'heure. J'étais peut-être encore dans la pièce, allez savoir. Il ne m'a pas répondu. Il était 23 h 15. J'étais tellement curieuse de savoir de quel scoop il voulait me parler que ça m'a ramenée au présent. Comme ces chansons qu'on fredonne toute la journée sans

s'en rendre compte, le «Scoop. Appelle-moi» de mon ami m'obsédait. Étrange coïncidence : j'avais reçu son message juste au moment où débutait la représentation de *Wit*. On raconte que Margaret Edson a appris qu'elle avait obtenu le prix Pulitzer, précisément pour cette pièce, alors qu'elle passait le balai dans la classe de l'école primaire où elle enseignait. Les grandes nouvelles, comme les pires, arrivent souvent à des instants absolument ordinaires.

Après quelques bières, dont nous n'avons pas tellement profité car nous travaillions le lendemain, j'ai laissé Inés et je suis rentrée chez moi. J'ai passé une sale nuit, pour dire la vérité. Je m'endormais, je me réveillais, je m'endormais, je me réveillais, comme dans un échange de balles au ping-pong. Lors d'une phase d'éveil, j'ai entendu à travers le mur mon voisin allumer son ordinateur et retentir la musique avec laquelle Windows 98 souhaite la bienvenue à ses utilisateurs. De la chambre d'à côté, en revanche, je percevais les ronflements de mon frère, qui passait quelques jours à la maison.

Comme il n'a pas l'habitude de se lever tôt, le lendemain matin j'ai tâché d'être le plus discrète possible. J'ai avancé dans le noir, sur la pointe des pieds, pour ne pas le réveiller. Ce fut contre-productif : j'ai heurté une lampe, puis j'ai fait tomber les clés par terre, et quand je suis enfin sortie de l'appartement j'ai claqué la porte comme une brute, tout cela malgré moi. Je suis allée au bar Yelmo, où j'ai pris mon petit déjeuner et rappelé le commissaire d'exposition. Je ne l'ai pas eu non plus à ce moment-là. Le scoop n'en serait bientôt plus un. Il m'a téléphoné deux heures plus tard. «Je suis à l'hôpital, Nati», a-t-il dit sur un ton légèrement plaintif. Il avait été renversé, sur un passage piéton, par une Ford Focus conduite par une dame de soixante-dix-sept ans. Bilan : la hanche, deux côtes

et une jambe cassées. « Elle m'a percuté une minute après que je t'ai écrit le message, justement », a-t-il précisé.

J'avais des scrupules à l'interroger sur le scoop après ce rapport médical, mais je l'ai fait quand même. Avais-je le choix ? C'est ma nature, comme celle du scorpion. De toute façon, le mal était fait. « Tu es sans cœur », a-t-il dit, et il m'a raconté que les responsables du Reina Sofía étaient dans tous leurs états car ils avaient perdu une sculpture. Ça arrive à tout le monde, pourrait-on penser. « Oui, bien sûr, mais ce n'est pas n'importe quelle œuvre. Elle pèse trente-huit tonnes. Comment peut-on égarer un truc pareil, et de Richard Serra en plus ? Je ne peux pas me faire à cette idée. Elle doit peser trente-huit tonnes, elle aussi », a-t-il plaisanté.

L'alerte avait été donnée au cours de l'inventaire du musée, entrepris depuis l'arrivée de la nouvelle directrice, et après l'inauguration de l'extension confiée à Jean Nouvel. Personne n'avait la moindre idée de l'endroit où pouvait bien être l'œuvre, ni de la façon dont elle avait disparu, ni à quel moment. Elle avait peut-être été perdue quelques mois, quelques années, voire une décennie plus tôt. Sans parler du fait qu'elle puisse avoir été volée. « Dans tous les cas, ça va être un scandale mondial, monstrueux », et il a ri.

Parfois le malheur des uns fait le bonheur des autres, ai-je pensé en raccrochant. C'est déjà ça. Je me suis mise au travail aussitôt. Le journal a adoré le sujet, inutile de le dire. Quand il s'agit de révéler un scandale au ministère de la Culture, c'est toujours le bon moment. J'ai remis la main sur une interview que j'avais faite de Serra l'année précédant l'inauguration de son installation au Guggenheim de Bilbao. C'était un homme si singulier, avec un discours si passionnant, que la disparition de sa sculpture me semblait mystérieusement inspirante,

comme si cela pouvait être, dans une certaine mesure, à la fois une joie et une nouvelle infiniment triste.

Je n'ai pas trouvé dans nos archives une seule photographie convenable de la sculpture perdue. Il n'y en avait pas, tout bonnement. Et cela conférait presque encore plus de mystère et de charme à l'évènement. L'œuvre n'avait pas été exposée depuis si longtemps que tout ce que nous possédions au journal était une image sans grande qualité de 1986. Je n'étais alors qu'une adolescente, et le musée un centre d'art tout récent. En dehors de ce problème, la semaine a été chargée en émotion. C'était tellement incroyable qu'une sculpture de trente-huit tonnes ait été perdue que la simple idée de le raconter accélérât mon rythme cardiaque, comme si les scoops me donnaient de la tachycardie. Dans les pages Culture, et plus encore dans celles consacrées à l'art, on n'a pas souvent l'occasion d'écrire une telle histoire.

La disparition de la sculpture m'a été confirmée par trois sources, qui m'ont également aidée à compléter mon récit. C'était hallucinant : une œuvre de Richard Serra avait passé la majeure partie de sa vie abandonnée dans des entrepôts, jusqu'à ce qu'elle disparaisse totalement, comme par un ultime tour de magie. À la différence près qu'il n'y avait pas de magie.

La veille de la publication de mon article, je me suis présentée au musée à la première heure, au cas où la directrice aurait souhaité faire un commentaire. Il s'agissait d'une visite de politesse, pour qu'on ne vienne pas me reprocher un manque d'éthique professionnelle. Le conseil d'administration se réunissait justement ce jour-là. Quand il s'est terminé, je me suis dirigée vers Ana Martínez de Aguilar. Elle semblait de bonne humeur. « Allons dans mon bureau », a-t-elle proposé chaleureusement. Moi, je pensais uniquement au virage à 180 degrés

qu'allait opérer cette humeur, et j'avais à nouveau des palpitations cardiaques. Il y a, dans un virage à 180 degrés, quelque chose du film d'action, du drame et de la comédie. Ce fut exactement comme je l'avais imaginé. Son visage s'est altéré en une seconde, dès que j'ai prononcé le nom de Richard Serra. C'est peut-être ce que j'ai préféré : son visage. « Vous ne pouvez pas publier cette information. Vous causeriez un tort irréparable au musée », a-t-elle réagi, un tantinet candide. J'en étais malade. J'ai ri intérieurement, un peu tout haut aussi, avec un soupir qui signifiait : « Ne me raconte pas de salades. » Nous allions causer du tort au musée ? « C'est l'ABC peut-être qui a perdu la sculpture ? » ai-je demandé.

**Richard Serra, sculpteur. Juin 1976.** À l'âge de quinze ans à peine, j'ai travaillé dans une usine de roulements à billes ; à dix-sept ans, dans une aciérie ; à dix-huit ans aussi et, en plus, sur un marché ; à dix-neuf et à vingt ans, à nouveau dans une aciérie ; à vingt-deux, dans une autre ; et six ou sept ans plus tard environ, je suis retourné dans des aciéries, toujours à San Francisco. Elles furent pour moi comme une sorte de foyer, très tôt. J'ai vu les ouvriers percer l'acier, le découper, le laminier, l'empiler, le soulever au moyen de grues, l'ajuster, l'étaler, le riveter, l'utiliser.

Certains jours, j'allais ramasser des rivets pendant qu'ils construisaient le Crown Zellerbach à San Francisco. J'ai travaillé chez Bethlehem Steel, puis à la Judson-Pacific Company, qui deviendrait par la suite la Judson Pacific-Murphy Corporation. J'ai aussi travaillé chez Ryerson Steel, chez Kaiser Steel Corporation... Ce fut une heureuse coïncidence qu'il y ait autant d'aciéries près de chez moi. Elles me permettaient de réaliser mes fantasmes les plus fous. C'était comme des

boulangeries consacrées à l'alchimie, desquelles émanaient charme, lumière, fantaisie, histoire, poids, éclat, et une sorte de magie qui faisait partie d'une révolution industrielle que nous ne reverrions sûrement plus jamais.

Ce qui me poussait à travailler là, c'était qu'ils payaient mieux qu'ailleurs, tout simplement. Je devais financer mes études, et c'était le moyen le plus rapide de gagner un tas d'argent en réalisant un travail qui, de fait... mmmm... était plutôt amusant. Je crois que le plus intéressant, chez les gens de ma génération, c'est que, quand nous étions jeunes, nous avons effectué des travaux pénibles car les États-Unis étaient une puissance industrielle. Carl Andre a travaillé aux chemins de fer, et Philip Glass aussi a travaillé dans les aciéries. Presque tous les artistes de ma génération proviennent comme moi de la classe ouvrière.

Je me souviens d'une anecdote à l'époque où j'étudiais l'anglais à Berkeley, avant de partir à l'université de Californie, à Santa Barbara. Un autre étudiant et moi postulions pour entrer chez Bethlehem. Le premier jour, lorsqu'ils m'ont demandé si je voulais être dans l'atelier de découpe ou avec l'équipe de rivetage de l'usine, j'ai répondu que je préférais la deuxième option, alors que mon camarade a préféré l'atelier de découpe. À la sortie, il m'a interrogé : « On peut savoir pourquoi tu veux faire ce boulot ? » Et j'ai dit : « Je préfère simplement commencer en bas de l'échelle. »

À cette époque je ne cherchais rien d'utile, je n'avais pas conscience qu'un jour peut-être je pourrais appliquer ce savoir à mon côté artistique. Toute ma vie j'ai vu comment on soulevait et structurait l'acier, c'est pourquoi j'éprouve un certain respect et une admiration pour son potentiel. Je crois que le choix d'un matériau souligne une sensibilité unique. Il y a des



gens qui aiment travailler l'argile, d'autres le plâtre, d'autres encore le bronze.

Le matériau avec lequel on travaille devient une extension de soi. Le fait d'en choisir un et pas un autre est également lié à ce qu'on sait de ce matériau. Moi, très jeune, alors que je n'avais jamais envisagé que j'utiliserais l'acier pour réaliser des sculptures, parce que c'était un matériau traditionnel que je ne voulais pas approcher, je l'ai compris. Et je me suis rendu compte que je le comprenais d'une manière qui n'avait pas été exploitée jusque-là du point de vue artistique. J'ai compris que je pouvais faire quelque chose avec ça, que les autres sculpteurs n'avaient pas fait avant. Lorsque je travaille l'acier, je le sens, je n'ai pas de limites.

**Teresa Pons, gardienne de salle au Reina Sofía. Mai 1986.** C'était un lundi, le réveil a sonné. J'ai tapé dessus pour l'éteindre. Au fil des années, l'empreinte de mes doigts osseux a fini par s'y imprimer. Dans ma tête a retenti une sorte de prière pathétique tandis que je me tournais de l'autre côté du lit avec un dédain inutile : « Seigneur réveil, ne me faites pas de mal, s'il vous plaît, encore cinq minutes. » Dans la guerre éternelle contre les alarmes, on est toujours perdant. Tu parles d'une justice. C'est la défaite la plus célèbre de l'être humain, je pense. La défaite quotidienne, non létale. Qui ne nous empêche pas de continuer le combat, dans l'espoir d'une victoire. Je suis obstinée, et ne partage pas du tout l'avis d'Aldous Huxley quand il dit que l'obstination est contraire à la nature, contraire à la vie, et que les seules personnes parfaitement obstinées sont les morts.

Au bout de cinq minutes, ça a sonné à nouveau, je me suis levée et un autre chapitre de ma vie a commencé.

C'était le jour de l'inauguration. Le jour J d'un centre d'art est aussi, pour ses employés, un jour J dans leurs vies habituées aux déménagements, aux départs, aux arrivées et, globalement, aux changements brutaux ou inattendus. À l'emplacement de l'ancien hôpital général de Madrid il y aurait désormais un espace d'art contemporain, ce qui équivalait à un nouveau déménagement, et même à un départ. Pour l'heure on ouvrait seulement le rez-de-chaussée et le premier étage, le reste entrerait en fonction par étapes successives au cours des prochaines années.

Nous étions tous sur les nerfs. Je m'inclus dans ce pluriel par politesse, en réalité je suis flegmatique, très froide, presque rien ne me perturbe, ce qui s'avère idéal dans mon travail : une gardienne de musée ne doit pas se laisser troubler facilement, elle reste assise ou déambule, pendant des heures, parmi des œuvres d'art, lisant dans les moments de tranquillité, regardant les autres regarder quand c'est la fin de la tranquillité, puisqu'il n'est pas exclu que soudain ils se déchaussent, s'approchent d'une peinture pour la toucher, voire la renifler, ou simplement refusent de sortir du musée à l'heure de la fermeture, et il faut réagir à la fois avec fermeté et mesure.

Cela avait beau être un jour spécial, j'ai fait comme d'habitude, après avoir éteint le réveil. Je n'ai pas pris de petit déjeuner, par exemple. Et, à l'heure habituelle, je suis montée dans le métro à Tetuán et me suis replongée dans la lecture de *El gran momento de Mary Tribune*. J'en avais déjà lu deux cents pages et j'étais prisonnière de ce roman. Je n'avais pas lu avec autant d'enthousiasme depuis mes études. Cette demi-heure dans le métro, avec mon Walkman et le livre de García Hortelano entre les mains, contenait les plus belles minutes de la journée. Et pourtant j'aime mon travail.

Je suis arrivée légèrement en avance, comme toujours. Sur ce point je me montre inflexible. Je suis une dictatrice de l'heure, de la ponctualité. Personne ne peut dire m'avoir vue arriver en retard quelque part ; c'est nul. J'ai besoin d'être en avance, de sentir qu'il me reste du temps, la vie, de regarder l'heure trois ou quatre fois en attendant. Je n'imagine pas un monde sans montre ; trop poétique. J'ai besoin de quelque chose qui me rappelle ce que je dois faire, mes projets, mes attentes. Sans cela, je ne suis pas moi-même. Pour être honnête, je suis partisane, comme Emil Cioran, d'instaurer la peine de mort pour les gens en retard. J'aurais recours à l'injection létale (thiopental sodique, bromure de pancuronium et chlorure de potassium). « Pour être à l'heure, je serais capable de commettre un crime », disait Cioran. Moi presque.

Il y avait beaucoup d'électricité dans l'air, des pas précipités d'un endroit à un autre, une grande nervosité de toute part. Certains responsables étaient à deux doigts de perdre une chaussure, ou la tête. Le secrétaire à la Culture, trouvant par terre, à côté d'une prise de courant, un tournevis oublié par les électriciens, a failli s'évanouir, comme s'il avait vu un python. Mais le pire, cela avait été le samedi, à moins de quarante-huit heures de l'ouverture, quand le ministre Solana avait présenté le musée à la presse alors que les ouvriersigno- laient encore des brouilles comme poser du ciment au sol, peindre les réchamps, terminer l'installation électrique, ou éliminer des graffitis contestataires sur un mur extérieur car la rumeur avait couru qu'on avait exterminé les chats qui, pendant les dernières années, avaient vécu dans l'ancien hôpital. Quelqu'un s'était plaint aussi parce que, lors de la visite des expositions, il fallait enjamber du matériel de chantier et se boucher les oreilles à cause du bruit des machines. Alors en

effet les nerfs étaient forcément à vif ce lundi où risquait de ressurgir un tournevis oublié par terre.

L'évènement allait être présidé par la reine Sofía, et on nous a demandé, à nous les gardiens, de garder un œil sur elle. Au cas où elle ait soudain besoin d'un mouchoir si elle éternue, ou envie de boire un verre d'eau tiède. Du coup, je ne l'ai pas lâchée du regard et j'ai pu admirer un nombre infini de détails, comme sa fermeture éclair à moitié ouverte, du rouge à lèvres sur une de ses dents, ou la contribution de chaque cheveu à la rigueur indéfectible de sa coiffure. J'ai parfaitement imaginé l'angoisse que devaient ressentir ces cheveux tous les matins à la même heure : « Attention, la laque arrive. »

Lorsqu'on observe sans arrêt quelqu'un, à son insu, qu'on voit ce qu'il ou elle fait avec ses mains, sa façon de se coiffer ou de s'habiller, la forme de ses chevilles, sa manière de regarder les autres à son tour, il est difficile de rester indifférent. Il est également inévitable de se sentir ridicule car personne, bien entendu, pas même l'être le plus digne et le plus vertueux, ou le plus puissant, ne supporte pareil examen. Mais j'avais l'habitude de contempler le monde ainsi, en le scrutant, comme si je l'observais au microscope, avec une focalisation sur les petites choses presque malade. Je l'avais fait pendant deux ans au Musée naval, puis trois au Prado, et maintenant au Reina Sofía.

Il y a eu un monde fou. On a parlé de plus de mille invités, et nous avons tous eu plus de difficultés que prévu à nous frayer un passage ou seulement à admirer ce qu'il y avait autour de nous. Même la reine n'a pas échappé à la foule, flanquée en permanence de Carmen Romero, Solana, et par intermittence de Carmen Giménez, la femme la plus impressionnante que j'aie connue, même si je la trouvais fort sympathique.